

Défenses et illustrations de la langue tchèque dans la littérature de langue allemande en Bohême dans la première moitié du XIXe siècle

Hélène Leclerc

▶ **To cite this version:**

Hélène Leclerc. Défenses et illustrations de la langue tchèque dans la littérature de langue allemande en Bohême dans la première moitié du XIXe siècle. Les situations de plurilinguisme en Europe comme objet de l'histoire, Jun 2008, Paris, France. pp.53-67. hal-01633010

HAL Id: hal-01633010

https://univ-tlse2.hal.science/hal-01633010

Submitted on 10 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

Défenses et illustrations de la langue tchèque dans la littérature de langue allemande en Bohême dans la première moitié du XIX^e^ siècle

Hélène Leclerc

La Bohême, devenue province héréditaire des Habsbourg en 1627, puis province de l'Empire autrichien en 1804, intégrée en tant que telle à la Confédération germanique en 1815, est au début du XIX^e^ siècle un pays peuplé majoritairement de Slaves, les Tchèques, situé politiquement et administrativement au sein de deux ensembles où domine la langue allemande. En dépit d'une population tchèque majoritaire[1], présente en particulier dans les campagnes, l'allemand domine largement jusqu'en 1848. La langue tchèque a subi une phase de déclin à la suite de la Constitution rénovée de 1627, qui non seulement légalisa le droit héréditaire des Habsbourg au trône de Bohême mais fit également de l'allemand une langue officielle du royaume à égalité avec le tchèque. Ce déclin s'accentua ensuite du fait des réformes joséphistes par lesquelles l'allemand devint en 1784 la langue administrative unique de la monarchie autrichienne. À la fin du XVIII^e^ siècle, le tchèque a complètement disparu de la vie administrative, culturelle et littéraire.

La première moitié du XIX^e^ siècle est une période de transition, que l'on peut plus ou moins assimiler au Réveil national tchèque amorcé à la fin du XVIII^e^ siècle en réaction notamment à l'entreprise joséphiste de germanisation. Les patriotes tchèques, les « Éveilleurs », vont s'atteler à la défense de la langue tchèque et promouvoir son renouveau[2]. La domination de l'allemand dans la vie publique était synonyme pour la population d'expression tchèque de discrimination sociale puisque l'allemand était la condition *sine qua non* de toute ascension sociale. Ce n'est évidemment pas l'argument que développèrent les patriotes tchèques, qui mirent en avant les arguments historique (le tchèque comme langue historique du pays), linguistique (valorisation des capacités de la langue tchèque), esthétique et pratique[3]. Ce dernier point rencontra notamment l'adhésion de l'Eglise, qui avait un réel besoin du tchèque pour se faire comprendre de la majorité de la population des campagnes[4]. Outre ces différents arguments se développa avec Josef Jungmann (1773-1848), sous l'influence des écrits de J. G. Herder (1744-1803), l'idée d'une nation tchèque basée sur une langue commune.

Si certains, tel le slaviste Josef Dobrovský (1758-1829), se montrèrent à l'origine réservés quant à la possibilité d'un renouveau de la langue tchèque, le processus rencontra une accélération spectaculaire autour des années 1818-1820 avec la multiplication de revues en

[1] L'historien Jiří Kořalka estime la population tchèque de Bohême en 1846 à 2 598 774, soit 59,77% ; en Moravie, elle s'élèverait à 1 253 320, soit 70,23%. Voir KOŘALKA, Jiří, *Tschechen im Habsburgerreich und in Europa 1815-1914. Sozialgeschichtliche Zusammenhänge der neuzeitlichen Nationsbildung und der Nationalitätenfrage in den böhmischen Ländern*, Wien, Verlag für Geschichte und Politik, München, Oldenbourg, 1991, p. 128-129.

[2] Avant même les réformes joséphistes, on avait cependant commencé à prendre conscience de la nécessité de réhabiliter la langue tchèque. Marie-Thérèse avait ainsi rendu obligatoire l'enseignement du tchèque en 1754 à l'académie militaire de Wiener Neustadt et en 1773, le comte Franz Josef Kinský, aristocrate de Bohême, avait, dans un ouvrage destiné à la formation et à l'éducation des jeunes aristocrates (*Erinnerungen an einen wichtigen Gegenstand von einem Böhmen*), pris le premier publiquement position en faveur de la langue tchèque. Kinský s'inscrivait cependant dans une perspective bien moins nationale que rationaliste et pragmatique, jugeant la connaissance du tchèque utile aux nobles, notamment pour commander des troupes de soldats tchèques. C'est du reste ce même Kinský qui, à la demande de Marie-Thérèse, avait réorganisé l'académie de Wiener Neustadt. Deux ans après l'initiative de Kinský, en 1775, l'historien František Martin Pelcl publia l'apologie de la langue tchèque du jésuite Balbín, écrite en latin au XVII^e^ siècle.

[3] Hroch, Miroslav, *Na prahu národní existence* [Au seuil de l'existence nationale], Praha, Mladá Fronta, 1999, p. 64.

[4] M. Hroch note que l'Eglise préserva l'usage du tchèque même pendant la phase de stagnation intellectuelle de la Bohême et pendant la germanisation, *ibidem*, p. 56.

tchèque, l'accroissement du nombre de lecteurs et d'auteurs, l'entreprise du Musée patriotique de Bohême ainsi qu'avec la prétendue découverte des manuscrits de Dvůr Králové (Königinhof) et Zelená Hora (Grünberg) par le bibliothécaire du Musée, Václav Hanka (1791-1861)[5], puis, en 1831, la création de *Matice česká*, association dont le but était de promouvoir la publication d'ouvrages de langue tchèque[6].

Dans ce contexte de renouveau linguistique et de revendication, quelle fut la réaction des intellectuels et écrivains de langue allemande ? L'expression même de « littérature de langue allemande » peut apparaître comme problématique dans la mesure où beaucoup de Tchèques s'expriment et écrivent encore en allemand[7]. Comme le souligne Václav Maidl, le bilinguisme se rencontre à cette époque surtout chez les Tchèques[8]. Les textes que nous allons considérer ici ont pour auteurs non des écrivains ayant oscillé entre deux langues mais des écrivains dont la langue d'écriture fut exclusivement l'allemand. Il s'agit d'auteurs originaires de Bohême, confrontés directement au plurilinguisme, qui se sont illustrés par des prises de position conciliatrices, voire bohémistes[9], pendant le *Vormärz*, c'est-à-dire les années précédant la révolution de 1848, où se développèrent et se radicalisèrent les discours nationaux antagonistes des Tchèques et des Allemands.

Le terme de « littérature » peut s'entendre au sens large de « production écrite » et inclure ainsi des apologies de la langue tchèque, parmi lesquelles les « discours édifiants » (*Erbauungsreden*) du philosophe et professeur de religion pragois Bernard Bolzano (1784-1848), prononcés à l'occasion d'exordes dominicaux dans les années 1806 à 1820[10], l'apologie du comte Leo Thun (1811-1888)[11], *Über den gegenwärtigen Stand der böhmischen Literatur und ihre Bedeutung*, publiée en 1842 et celle de Josef Wenzig (1807-1876)[12], *Ein*

[5] En 1817, Václav Hanka, prétendit découvrir des manuscrits en vieux tchèque à Dvůr Králové (Königinhof), puis, en 1818, à Zelená Hora (Grünberg). Déplorant l'absence de monuments littéraires anciens en Bohême, à l'heure où le romantisme vouait un véritable culte aux chants populaires, Václav Hanka se lança en effet dans l'audacieuse entreprise de fabriquer ces monuments qui faisaient défaut. La falsification connut un retentissement considérable dans la vie littéraire et nationale tchèque, mais également en Allemagne. Sur ces faux manuscrits, voir Macura, Vladimír, « Die Handschriften oder Mystifizierung auf Tschechisch », in : Koschmal, Walter, Nekula, Marek, Rogall, Joachim (éd.), *Deutsche und Tschechen. Geschichte. Kultur. Politik*, München, C. H. Beck, 2003, p. 637-645, et Hemmerle, Josef, « Die tschechische Wiedergeburt und die Fälschungen nationaler Sprachdenkmäler », in: *Stifter-Jahrbuch VII*, édité par Helmut Preidel, Gräfelfing bei München, Edmund Gans Verlag, 1967, p. 51-82.

[6] Voir à ce sujet : Drabek, Anna, « Matice Česká und Matice Moravská. Ihre Bedeutung für die kulturelle und nationale Entwicklung der tschechischen Gesellschaft im 19. Jahrhundert », in : Neumüller, Michael (éd.), *Vereinswesen und Geschichtspflege in den böhmischen Ländern.*, München, Oldenbourg Verlag, 1986, p. 71-96.

[7] Le poète romantique tchèque Karel Hynek Mácha (1810-1836) et l'historien František Palacký (1798-1876) constituent deux célèbres exemples.

[8] Maidl, Václav, « Landespatriotismus, Nationalitätenwechsler und sprachlich-nationale Divergenz », in : Höhne, Steffen, Ohme, Andreas (éd.), *Prozesse kultureller Integration und Desintegration Deutsche, Tschechen, Böhmen im 19. Jahrhundert*, München, R. Oldenbourg Verlag, 2005, p. 31-50.

[9] Il faut entendre par bohémisme un courant patriotique prônant un patriotisme bohème, territorial, considérant les Tchèques et les Allemands de Bohême comme membres d'une même patrie et partant, les réunissant sous le nom de Bohèmes (ou Bohémiens). Sur le bohémisme, voir entre autres Höhne, Steffen, « Böhmische Utopien: Der Bohemismus-Diskurs in der Zeit der Restauration », in : Koschmal, Walter, Nekula, Marek, Rogall, Joachim (éd.), *Deutsche und Tschechen, op.cit.*, p. 624-637, et Höhne, Steffen, Krolop, Kurt, Nekula, Marek (éd.), *Brücken. Germanistisches Jahrbuch Tschechien – Slowakei. Neue Folge 8*, 2000.

[10] Bolzano, Bernard, *Über das Verhältnis der beiden Volksstämme in Böhmen. Drei Vorträge im Jahre 1816 an der Hochschule zu Prag gehalten*, Amsterdam, Editions Rodopi, 1969.

[11] Le comte Leo Thun, aristocrate de Bohême, était le frère de Joseph Mathias, auteur de la célèbre formule « Ni Tchèque, ni Allemand, mais Bohème ».

[12] Contrairement aux auteurs dont il sera question dans cet article, Josef Wenzig peut être considéré comme un écrivain allemand et tchèque ; il apparaît ainsi comme un modèle de passeur entre deux langues. À la fin de sa vie, il compta même parmi les écrivains tchèques populaires. Dans les années 1850, il s'engagea en faveur d'un traitement équitable des langues allemande et tchèque dans l'enseignement.

Wort über das Streben der böhmischen Literaten, publiée en 1848. Dans ces textes, l'intention, formulée explicitement, est de promouvoir la langue et la littérature tchèque, de lutter contre une campagne de discrédit menée dans la presse allemande. Thun allait jusqu'à souhaiter que le tchèque redevînt la langue du royaume de Bohême. Dans la mesure où des travaux ont déjà été consacrés aux discours de Bolzano ainsi qu'à ces deux apologies[13], nous nous concentrerons sur des œuvres dont l'intention première n'est pas la défense de la langue tchèque, parmi lesquelles on trouve en particulier des œuvres de fiction, mais qui insèrent des apologies, emploient et donc illustrent la langue tchèque. La fiction littéraire apparaît non tant comme le miroir d'une situation de plurilinguisme mais bien plutôt comme un outil auquel les auteurs ont recours pour défendre une cause ; elle relaie ainsi, et précède même parfois, le discours de textes didactiques ou édifiants, qu'elle surpasse en outre bien souvent en terme de diffusion[14].

Défenses de la langue tchèque

La littérature reprend et diffuse les principaux arguments développés par les « Éveilleurs », auxquels s'ajoute parfois un argument politique, voire polémique.

Argument esthétique et linguistique

Dans sa topographie *Böhmen* publiée en 1823, l'écrivain pragois Wolfgang Adolf Gerle (1783-1846)[15] consacre un long passage à la langue tchèque et la décrit comme dotée d'une « grande souplesse » et d'un « degré de développement autrefois considérable » « capable aujourd'hui, peut-être davantage encore que l'allemand, d'imiter des idiomes étrangers »[16]. Certes, jusqu'alors, les topographies n'avaient pas complètement escamoté la question de la langue[17] mais la mention du tchèque y était relativement discrète et il n'y était nullement question d'éloge. Aussi les voyageurs se rendant en Bohême semblent-ils surpris par ce « curieux dialecte » [*fremdartiger Dialekt*], comme le constate Johann Georg Kohl (1808-1878) en 1840 à propos des récits de voyage du siècle antérieur[18]. Gerle parvient à la conclusion suivante :

---

[13] Pour une analyse de ces deux apologies, on peut se reporter à la thèse d'habilitation de Steffen Höhne, *Öffentliche Diskurse um Nationalität und Ethnizität im Spannungsfeld von böhmischen Landespatriotismus und nationaler Desintegration. Ein Beitrag zur Entstehung der ‚deutsch-tschechischen Konfliktgemeinschaft' im Zeitalter der Restauration (1815-1848) aus philologischer Perspektive*, Jena, 1999, p. 287.

[14] Les auteurs et ouvrages cités dans cet article sont certes aujourd'hui oubliés mais ils bénéficièrent en leur temps d'une assez large diffusion, à la fois en Bohême et dans le reste de la Confédération germanique.

[15] Fils du libraire Andreas Gerle, W. A. Gerle est un polygraphe, auteur de nouvelles, pièces de théâtre et topographies, dont un grand nombre est consacré à la Bohême ; il fut également rédacteur de plusieurs revues pragoises et correspondant depuis Prague pour de nombreux journaux étrangers.

[16] „da die slawische Sprache von großer Biegsamkeit ist, einst schon einer so bedeutenden Ausbildung genoß, und deren auch in dem höhern Sinne unserer Zeit fähig ist, ja vielleicht noch mehr als die deutsche zur Nachbildung fremder Idiome geschickt ist.", in : Gerle, *Böhmen*, 3 Theile mit 25 Kupfern, in : *Miniaturgemälde aus der Länder- und Völkerkunde, von den Sitten, Gebräuchen, der Lebensart und den Kostümen der verschiedenen Völkerschaften aller Welttheile; mit Landschafts- und Städteprospecten, Ansichten von Pallästen und Abbildungen anderer merkwürdiger Denkmäler der älteren und neueren Baukunst überhäupt*, Nr. 32-34, Pesth und Leipzig, Hartleben, 1823, p. 155.

[17] Dans sa topographie de Prague en quatre volumes publiée entre 1794 et 1797, Jaroslav Schaller traduit les titres en tchèque ; l'auteur anonyme des *Beobachtungen in und über Prag von einem reisenden Ausländer*, ouvrage topographique publié par l'oncle de W. A. Gerle en 1787 à Prague, consacre quelques lignes à l'inscription bilingue des noms de rues à Prague ainsi qu'au théâtre en tchèque.

[18] Cité par Uwe Hentschel, « Böhmen im Spiegel der deutschen Reiseliteratur zwischen 1770 und 1848 », in : Leistner, Bernd (éd.), *Literaturlandschaft Böhmen. Begegnung von Tschechen und Deutschen*, Lübeck / Travemünde, Ostsee-Akademie, 1997, p. 35-55 (p. 37-38 pour la citation). Voir aussi Milan Hlavačka, « Der

> Ein reines Böhmisch ist wohlklingend, zumahl im weiblichen Munde, und die vielbesprochenen Härten kann man durch die Aussprache sehr mildern, ja viele werden erst im Munde der Deutschen bemerkbar und verletzend, da diese nicht so viel Schmiegsamkeit der Zunge besitzen, als die National-Böhmen.[19]

Il proteste ainsi avec fermeté contre le préjugé largement répandu chez ses contemporains allemands selon lequel le tchèque serait une langue laide et n'offrirait que des possibilités limitées. C'est justement contre cette vision qu'avaient entrepris de lutter les « Éveilleurs » tchèques en traduisant les grands chefs d'œuvre de la littérature mondiale en tchèque[20]; Gerle leur rendrait donc implicitement hommage. La langue tchèque se trouve réhabilitée par le biais d'un type d'ouvrages largement diffusés à l'époque et destinés notamment au public allemand extérieur à la Bohême : la topographie.

Argument social et pratique

Cet argument fut d'abord développé par Bernard Bolzano qui définissait la nation bohème (*böhmisches Volk*) comme composée de deux branches, une branche tchèque et une branche allemande, et promouvait le bilinguisme de tous comme gage d'égalité. La langue n'était pour lui qu'un instrument et non un absolu à partir duquel se définirait la nation ; les divergences linguistiques avaient certes une incidence dans la sphère sociale mais non d'un point de vue moral ; il était donc nécessaire de les dépasser en vue d'une plus grande unité[21]. Cet argument est repris par plusieurs auteurs, dont Gerle, qui voit dans le développement d'un théâtre en langue tchèque le moyen de vaincre progressivement le préjugé social attaché à cette langue. Rappelant l'échec d'une « troupe patriotique » ayant tenté quelque trente ans auparavant de jouer des pièces tantôt en allemand, tantôt en tchèque, Gerle conclut :

> Wenn man den Untergang dieses Unternehmens betrachtet, sollte man glauben, die Verhältnisse Prags ließen das Gedeihen einer Nationalbühne nicht zu, was jedoch nicht wahrscheinlich seyn dürfte, da (obgleich vielleicht ein Theil der Vornehmen und die elegante Welt des Mittelstandes sich anfangs nicht leicht entschließen dürfte, eine böhmische Bühne zu besuchen) gewiß die Hälfte der Bevölkerung aus slawischen Böhmen besteht, und eine Summe von 40000 Menschen doch so viele Wohlhabende in sich begreifen wird, um eine Bühne zu erhalten, die ja im Beginn nicht von so großer Wichtigkeit seyn dürfte, und – bey dem Mangel an böhmischen Schauspielern – gleichsam als eine Pflanzschule der böhmisch-theatralischen Kunst angesehen werden.[22]

---

böhmische Vormärz von außen betrachtet : Land, Leute, Zustände », in : *Brücken. Germanistisches Jahrbuch*, Prag, 2006, p. 157-65.

[19] « Une langue tchèque pure est harmonieuse, surtout dans la bouche d'une femme, et les rugosités dont on parle souvent peuvent aisément être adoucies par la prononciation. Beaucoup de ces rugosités ne deviennent sensibles et gênantes en effet que dans la bouche des Allemands car ceux-ci ne possèdent pas autant d'agilité dans la langue que les Bohèmes nationaux », in : *Böhmen, op.cit.* p. 155.

[20] Josef Jungmann traduisit notamment *Atala* de Chateaubriand et *Le paradis perdu* de Milton.

[21] Voir en particulier : Bolzano, Bernard, *Über das Verhältnis der beiden Volksstämme in Böhmen, op.cit.* Sur les conceptions de Bolzano, voir notamment Loužil, Jaromír, « Bernard Bolzanos Bohemismus-Konzept », in: Ehlers, Klaas-Hinrich, Höhne, Steffen, Maidl, Vaclav, Nekula, Marek (éd.), *Brücken nach Prag. Deutschsprachige Literatur im kulturellen Kontext der Donaumonarchie und der Tschechoslowakei*, Festschrift für Kurt Krolop zum 70. Geburtstag, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2000, p. 25-42.

[22] « Si l'on considère le déclin de cette entreprise, on pourrait penser que les conditions ne sont pas réunies à Prague pour permettre le succès d'un théâtre national, ce qui pourtant ne paraît pas vraisemblable, étant donné que (bien que peut-être une partie de la noblesse et la société élégante de la bourgeoisie ne puisse se laisser

Argument historique

Si l'on ne lit pas chez Gerle le souhait que formulera le comte Thun quelques années plus tard de voir le tchèque redevenir la langue du royaume de Bohême, cette langue est cependant présentée comme la langue historique du royaume :

> Jeder Böhme, der sein Vaterland mit Treue und Anhänglichkeit liebt, wird gewiß mit uns den Wunsch hegen: Kunst und Literatur möge einen innigen Verein schließen, dem böhmischen Reiche das Heiligthum seiner Sprache zu bewahren und fortzubilden.[23]

Le terme « Böhme » semble bel et bien devoir être compris ici dans son acception territoriale, c'est-à-dire qu'il désigne à la fois les Tchèques et les Allemands de Bohême, car lorsqu'il parle des Tchèques exclusivement, Gerle emploie plutôt un terme non équivoque comme celui de « National-Böhme », ainsi que l'indique la première citation extraite de sa topographie[24].

Le topos de « la Bohême muette »

L'expression « stummes Böhmen » (la Bohême muette, c'est-à-dire privée de sa langue, mais également de sa liberté) est empruntée à l'épopée *Žiška* d'Alfred Meissner (1822-1885), publiée en 1846[25] ; on retrouve également ce motif chez son contemporain et ami, le poète Moritz Hartmann (1821-1872), dans le recueil de poèmes *Kelch und Schwert*[26]. Dans de nombreuses œuvres littéraires de cette époque, la question de la langue est en effet présentée comme centrale, la langue étant perçue comme un instrument d'oppression et un objet de polémique.

Le déclin de la littérature et de la langue tchèque y est un thème récurrent. Toutefois la thématique est très souvent assortie de la mise en valeur de la période précédant le déclin, de l'époque où les lettres et les arts tchèques étaient florissants, comme si l'hommage rendu permettait d'atténuer quelque peu l'ampleur du dommage subi. Ainsi Gerle saisit-il dans sa topographie de la Bohême le contraste impressionnant entre l'état de la littérature tchèque au début du XIX^{e} siècle et un âge d'or révolu :

> Wenn man zu Anfang unsers Jahrhunderts die eigentliche böhmische Literatur betrachtete, wie ärmlich sie anzusehen war, und größten Theils aus einigen wenigen

---

convaincre facilement au début d'assister à des pièces en tchèque) la moitié de la population est certainement composée de Slaves et que sur un total de 40000 personnes, on trouvera bien suffisamment de gens aisés capables de soutenir ce théâtre, lequel n'aurait d'ailleurs pas besoin d'être très important à ses débuts mais pourrait, si l'on considère le manque de comédiens tchèques, jouer en quelque sorte le rôle de pépinière de l'art dramatique tchèque. », in : Gerle, *Böhmen*, *op.cit.*, p. 157-8.

[23] « Chaque Bohème qui aime sa patrie avec fidélité et attachement forgera certainement le souhait avec nous de voir l'art et la littérature œuvrer ensemble en vue de préserver et développer pour le royaume de Bohême le sanctuaire de sa langue. », *ibidem*, p. 155.

[24] Sur ces questions de dénomination, voir plus particulièrement : Stich, Alexandr, « Čech, český, Čechy, Česko: Ein Land und seine Namen », in : Koschmal, Walter, Nekula, Marek, Rogall, Joachim (éd.), *Deutsche und Tschechen. Geschichte. Kultur. Politik*, München, C. H. Beck, 2003, p. 14-24.

[25] Meissner, Alfred, *Žiška*. *Gesänge*, Leipzig, Friedrich Ludwig Herbig, 1846. Il s'agit d'une épopée en vers à la gloire du chef hussite, dans laquelle le mouvement hussite apparaît comme précurseur des luttes sociales du XIX^{e} siècle.

[26] Hartmann, Moritz, *Kelch und Schwert*, Leipzig, Carl B. Lorck, 1845². Ce recueil de poésies, en particulier les *Elégies de Bohême*, est également une exaltation de l'histoire hussite. M. Hartmann y exprime sa compassion pour les souffrances d'une Bohême martyrisée, qu'il invite à lutter aux côtés de l'Allemagne pour se libérer.

> dürftigen Übersetzungen bestand, so wird man kaum begreifen wollen, daß sie auch ihre goldene Zeit hatte.[27]

Le déclin est attribué en grande partie à la guerre de Trente Ans, thèse développée par l'historien František Martin Pelcl (1734-1801) dans son ouvrage *Geschichte der Böhmen*, publié en 1774 et maintes fois réédité[28]. Dans sa topographie, Gerle commence par reconnaître les dommages subis mais insiste aussitôt sur l'exceptionnel niveau de la littérature tchèque à son apogée qu'il situe au XIV^e^ siècle, c'est-à-dire sous le règne de Charles IV, où la littérature tchèque aurait même surpassé la littérature allemande :

> Wäre die böhmische Sprach (!) die Hof- und zum Theil Geschäftssprache geblieben, was hätte aus den Böhmen werden können![29]

Cependant, Gerle n'attribue pas le déclin à la seule guerre de Trente Ans ; il considère qu'il s'amorce dès le XV^e^ siècle et les guerres hussites[30] pour, il est vrai, partager complètement le jugement de Pelcl et évoquer la catastrophe que constitua la guerre de Trente Ans :

> [...] die folgenden [Kriege] führten vielmehr in die Nacht zurück, als vorwärts in das Licht des Wissens und der Schönheit. Die vaterländische Sprache des Slawen wurde unterdrückt, ohne daß man ihm auch nur durch Unterricht in der deutschen Ersatz gegeben, und es ihm möglich gemacht hätte, sich weiter zu bilden.[31]

Ce retard de la langue tchèque par rapport à l'allemand apparaît bien comme le fruit de facteurs politiques qui ont entravé l'évolution naturelle du tchèque ; il ne saurait être lié à une déficience inhérente à la langue elle-même. Gerle emploie en outre le terme de « Nacht » [*nuit*] pour métaphoriser le déclin, prenant ainsi ses distances avec Pelcl qui utilisait celui de « Finsternis » [*ténèbres*], que va reprendre et développer l'écrivain Carl Herloßsohn (1804-1849)[32] :

> Die böhmische Sprache, die in allen Gerichtshöfen eingeführt, auf die der Adel stolz gewesen war, verfiel, sie ward gering geschäzt. Die Vornehmen redeten deutsch, wie der Hof, und der gemeine Mann mußte es auch lernen, weil die Mönche nur deutsch

---

[27] « Si l'on considère la littérature proprement bohème [la littérature en tchèque] au début de notre siècle et son état misérable, constituée en majorité de quelques rares traductions médiocres, on aura peine à croire qu'elle eut aussi son âge d'or. », in : Gerle, *Böhmen*, *op.cit.*, p. 138.

[28] Pelcl, F. M., *Geschichte der Böhmen, von den ältesten bis auf die neuesten Zeiten. Aus den besten einheimischen und auswärtigen Geschichtsschreibern, Kroniken und gleichzeitigen Handschriften zusammen getragen*, 1774, 4. fortgesetzte Auflage, Prag : k. k. privil. Zeitungs- und Intelligenz-Comptoirs, 1817.

[29] « Si seulement la langue tchèque avait pu demeurer la langue de la Cour et en partie du commerce, les Tchèques auraient pu accomplir de grandes choses ! », in : Gerle, *Böhmen*, *op.cit.*, p. 138.

[30] „Leider hemmten schon die Kriegsstürme des fünfzehnten Jahrhunderts die schnellen Fortschritte der Bildung" [Malheureusement les assauts guerriers du quinzième siècle ne tardèrent pas à entraver les rapides progrès de la culture], *ibidem.*

[31] « les guerres qui suivirent ramenèrent plutôt vers la nuit qu'elles ne conduisirent vers la lumière du savoir et de la beauté. La langue patriotique des Slaves fut opprimée sans que l'on pût même leur offrir une compensation par l'enseignement dans la langue allemande et la possibilité de continuer à se cultiver. », *ibidem*.

[32] Carl Herloßsohn, écrivain et publiciste d'origine pragoise, né dans une famille où l'on parlait vraisemblablement également tchèque, s'exila à Leipzig en 1825, où il devint un auteur de romans historiques à succès et notamment d'une trilogie consacrée à la guerre de Trente Ans et au personnage de Wallenstein, dans laquelle il présente la situation de la langue tchèque avant la guerre (*Wallensteins erste Liebe. Historisch-romantisches Gemälde*, 3 vol., Hannover, C. F. Kius, 1844) et le désastre accompli après la guerre (*Die Mörder Wallensteins. Historischer Roman*, 3 vol., Leipzig, Reichenbach, 1847). Par ses romans et sa revue *Der Komet* (1830-1848), il contribua à populariser l'histoire de Bohême et agit en médiateur entre Tchèques et Allemands.

> predigten. In den Städten sprach man bald nur deutsch, und der Bauer allein pflanzte sein nationales Idiom fort, d'rum schalt man es auch bald die Bauernsprache. So herrlich Wissenschaften und Künste unter Maximilian und Rudolf geblüht, so tief sanken sie jetzt. [...] Um das Volk noch mehr und tiefer in die Finsternis zu bannen, zogen [die Jesuiten] von Stadt zu Stadt, und nahmen dem Volke die Bücher weg, unter dem Vorwande, dieselben seien ketzerischen Inhaltes.[33]

Ces deux termes sont certes proches ; ils sont toutefois connotés de manière très différente puisque le second anticipe le motif du *Temno*[34] et se trouve doté d'une dimension polémique, tandis que l'expression employée par Gerle relève encore du vocabulaire des Lumières et renvoie à la lutte contre l'obscurantisme. Deux conceptions s'opposent donc. L'esprit universaliste de l'homme des Lumières qu'est Gerle (né en 1783), qui déplore avant tout le recul du savoir – la langue tchèque étant considérée par lui, dans une vision pragmatique, comme le meilleur instrument pour un développement optimal du savoir car le recul du tchèque serait à déplorer non seulement pour la Bohême, mais aussi en tant qu'il constitue un appauvrissement du savoir universel –, se distingue d'un Herloßsohn, qui appartient à la génération suivante et chez qui se dessine une pensée à caractère national, où l'accent est mis sur la langue tchèque envisagée toujours dans une opposition à la langue du prétendu oppresseur, l'allemand. Si Gerle reconnaît tout à fait le recul de la langue tchèque, il se refuse à attribuer ce déclin à la domination de l'allemand en Bohême ; d'une part, il sait distinguer les domaines où l'allemand s'est implanté (commerce et vie sociale) de ceux où c'est plutôt le latin qui a remplacé le tchèque (église et université), tandis que, dans ses romans, Herloßsohn voit le tchèque supplanté partout par l'allemand. Par ailleurs, Gerle considère qu'il est faux de croire que la langue allemande domine en Bohême. Il développe de nouveau cette idée en rapportant dans l'ouvrage *Bilder aus Böhmens Vorzeit*[35] l'histoire d'un bourgeois de Pilsen (Plzeň), Anton Phrosinus, qui entreprit aux environs de l'année 1700 un tour du royaume de Bohême pour évaluer l'extension de la langue allemande et le recul de la langue tchèque. À la question de savoir si « la situation de la langue nationale est aussi alarmante que les gens le disent », ce personnage répond, catégorique :

> Keineswegs ! es gibt gar viele Deutsche, zumal in den nördlichen Kreisen, doch ist die böhmische Sprache darum nicht verachtet, und, statt, verdrängt, zu werden, hoffe

[33] « La langue tchèque, qui avait été introduite dans tous les tribunaux et dont l'aristocratie était fière, déclina ; on la tint en piètre estime. Les nobles parlèrent allemand, comme la Cour, et l'homme du peuple dut apprendre cette langue parce que les moines ne prêchaient plus qu'en allemand. Dans les villes, on ne parla bientôt plus qu'allemand, et seul le paysan continua de s'exprimer dans sa langue nationale, si bien que le tchèque fut bientôt décrié comme langue de paysans. Autant les sciences et les arts avaient fleuri sous Maximilien et Rodolphe, autant ils déclinèrent à présent de manière vertigineuse. […] Pour plonger le peuple encore plus dans les ténèbres, [les jésuites] allèrent de ville en ville et confisquèrent les livres en prétendant que leur contenu était hérétique. », in : Herloßsohn, *Die Mörder Wallensteins*, vol. 2, p. 171-173.

[34] Mot tchèque signifiant « obscurité » et désignant 'l'âge des Ténèbres' dans lequel aurait été plongée la Bohême après la victoire habsbourgeoise de la Montagne Blanche le 8 novembre 1620 et la recatholicisation forcée du pays. Sur cette notion, voir notamment : Bahlcke, Joachim, « Land und Dynastie: Böhmen, Habsburg und das Temno », in : Koschmal, Walter, Nekula, Marek, Rogall, Joachim (éd.), *op.cit.*, p. 57-65, et Petraň, Josef, « Le mythe de la Montagne Blanche », traduit du tchèque par M. E. Ducreux, in : Ducreux, Marie-Elizabeth, Marès, Antoine (dir.), *Enjeux de l'histoire en Europe centrale*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 15-49.

[35] Gerle, Wolfgang Adolf, *Bilder aus Böhmens Vorzeit. Burgvesten und Ritterschlösser in Original-Ansichten dargestellt. Gezeichnet von Carl Würbs, auf Stahl gestochen von den vorzüglichsten deutschen und englischen Künstlern*, Prag, Gottlieb Haase Söhne, 1842. Cet ouvrage présente vingt forteresses de Bohême ; l'auteur mêle la fiction à la description topographique et au commentaire historique.

> ich, sie soll sich in den künftigen Jahrhunderten wieder in erneutem Glanze erheben.[36]

Si le recul du tchèque est donc constaté, l'allemand n'en est pas pour autant incriminé comme chez Herloßsohn. Ce passage fait écho à l'ouvrage de Pelcl, qui rapporte également l'histoire de ce voyageur. Toutefois, Gerle ne se contente pas de citer l'historien, il condense les informations, fait parler le voyageur et synthétise les conclusions présentes en filigrane chez Pelcl. En effet, ce dernier n'écrivait pas, par exemple, comme le fait dire Gerle à Phrosinus, que la langue tchèque n'est « en aucune manière » menacée par l'allemand ; il se contentait de présenter objectivement les résultats de l'enquête de Phrosinus[37]. À la différence de Gerle, Pelcl ne tirait aucune conclusion de ces résultats ; il paraissait au contraire désireux de laisser l'impression – fallacieuse selon Gerle – que le tchèque serait en recul, comme en témoigne d'ailleurs son souhait qu'un autre tour de Bohême soit entrepris, « à partir duquel on pourrait déduire combien la langue allemande a gagné en importance en Bohême depuis quatre-vingts ans et combien le tchèque a reculé »[38]. On sait par ailleurs l'engagement en faveur de la langue tchèque qui anima Pelcl, puisqu'il occupa à partir de 1793 la première chaire de langue et littérature tchèques à l'Université de Prague. Gerle tranche péremptoirement pour dire que le tchèque n'est pas menacé. Il faut cependant reconnaître que Pelcl mentionnait aussi des raisons d'espérer un renouveau du tchèque, liées d'une part au développement du commerce entre Tchèques et Allemands dans des régions où ces derniers ne commerçaient autrefois qu'avec la Bavière et l'Autriche et d'autre part à l'introduction de la liberté religieuse car Pelcl croyait au regain du tchèque par le biais du culte protestant[39]. Peut-être est-ce cet optimisme final qui a influencé l'interprétation que fait Gerle des résultats de l'enquête de 1700.

On perçoit donc vis-à-vis des aspects linguistiques et culturels du Réveil national tchèque une attitude de tolérance, voire de soutien enthousiaste, qui confine parfois chez ces auteurs de langue allemande au plaidoyer en faveur de la langue tchèque. Ce soutien va également se traduire par l'accueil très favorable réservé aux « faux manuscrits » de Dvůr Králové (Königinhof) et Zelená Hora (Grünberg). Néanmoins, ce plaidoyer n'est nullement inconditionnel chez un Gerle qui se refuse par exemple à polémiquer sur la menace d'extinction de la langue tchèque. Pour lui, la langue est un élément constitutif fondamental de la culture et la langue tchèque, un enrichissement bienvenu de la culture de Bohême[40]. Chez Herloßsohn, ce plaidoyer a des accents sentimentaux liés à sa situation d'exilé. Ces auteurs ne se contentent pas de plaider en faveur d'un renouveau de la langue tchèque et de

---

[36] « En aucune manière ! Il y a beaucoup d'Allemands, surtout dans les cercles administratifs septentrionaux, mais la langue tchèque ne s'en trouve pas pour autant méprisée, et au lieu d'être refoulée, j'espère qu'elle va au contraire connaître un renouveau éclatant dans les siècles à venir. », in : Gerle, *Bilder aus Böhmens Vorzeit*, p. 193.

[37] Pelcl, F.M., *op.cit.*, 1817, p. 836-7.

[38] *Ibidem*, p. 838.

[39] *Ibidem*, p. 839.

[40] C'est aussi ce qu'exprimera Josef Wenzig dans son hommage à Jungmann en 1848. Voir le poème « Den Manen Jungmanns » publié dans la revue *Ost und West* (Nr 1, 01.I. 1848) : „Doch nicht blos deinem Volke bleibt dein Streben, / Es strömt, dem Strome gleich, ins Weltmeer fort: / Du hast der Welt ein Volk zurückgegeben, / Die Kraft der Völker ist der Menschheit Hort. / Drum wird nicht blos dein Volk dich hoch erheben, / Dich höher preisen, als mit bloßem Wort, / Der Menschheit Genius auch, er wird dich ehren, / Und deinen Namen wahren und verklären!“ [*Pourtant tes efforts ne concernent pas seulement ton peuple, / Ils rejoignent, tel un fleuve, l'océan universel : / Tu as rendu au monde un peuple, / La force des peuples est le trésor de l'humanité. / C'est pourquoi ton peuple ne sera pas le seul à te porter aux nues, / A te louer davantage qu'avec le simple verbe, / Le génie de l'humanité lui aussi te louera, / Il gardera en mémoire et transfigurera ton nom !*].

l'encourager en en montrant les manifestations, certains traduisent également du tchèque vers l'allemand. La revue de langue allemande *Libussa* de Paul Aloys Klar, qui publia à partir de 1842 des contributions de l'ensemble des auteurs de Bohême, tchèques ou allemands, s'appliqua ainsi à faire découvrir au public germanophone la production littéraire tchèque[41]. Le bilinguisme est perçu et présenté comme une situation concurrentielle que les écrivains cherchent cependant à dépasser en la présentant comme une richesse. Ainsi les œuvres témoignent-elles de façon générale d'une volonté d'illustrer cette langue tchèque afin de démontrer la coexistence vivante des deux langues en Bohême.

Illustrations de la langue tchèque

L'œuvre des auteurs considérés ici ne consiste évidemment pas en une illustration de la langue tchèque telle que la concevait Josef Jungmann, pour qui il s'agissait de démontrer que le tchèque était à même de produire des chefs d'œuvre littéraires. Néanmoins, par la dissémination d'expressions tchèques dans leurs œuvres, par l'attribution de noms tchèques aux personnages, par l'insertion de chants populaires tchèques, par l'attention particulière qu'ils portent souvent aux dénominations et aux étymologies, ces écrivains contribuent d'une certaine manière à illustrer, sinon la langue tchèque, du moins sa présence en Bohême.

L'une des références les plus fréquentes au patrimoine linguistique tchèque est la référence à des chants en langue tchèque. C'est en particulier le cas des deux cantiques médiévaux *Hospodine, pomiluj ny* [Seigneur, prends pitié de nous] et *Svatý Václave* [Saint Venceslas] que l'on retrouve dans les romans de Herloßsohn, qui, parmi les écrivains de l'époque, est celui qui a le plus souvent recours aux citations en tchèque. On pourrait y voir une simple propension à la couleur locale et au pittoresque mais l'insertion de passages en langue tchèque permet d'instruire un large public germanophone de l'existence en Bohême d'une langue nationale autre que l'allemand, ce qui est loin d'aller de soi à l'époque, comme nous l'avons souligné plus haut. Cela permet également, même s'il ne s'agit que de bribes, de signifier que les deux langues participent d'un espace culturel commun, d'une bohémité.

L'attribution de prénoms tchèques aux personnages des romans de Herloßsohn est elle aussi une manière de rendre compte du patrimoine tchèque, même si la première version des différents romans propose encore une orthographe germanisée de ces prénoms, corrigée lors de la réédition dans les années 1860, ce qui atteste les progrès accomplis entre-temps par la langue tchèque dans la vie intellectuelle en Bohême. Chez d'autres écrivains, tels que Alfred Meißner dans l'épopée *Žiška* (1846) ou Uffo Horn dans la pièce *König Otakar* (1845), le recours à une orthographe tchèque des noms propres, alors que celle-ci n'est pas encore courante dans la littérature de langue allemande (la pièce de Franz Grillparzer, *König Ottokars Glück und Ende* (1825), utilisait le nom allemand du roi de Bohême), signale une reconnaissance des efforts du mouvement national tchèque. Les écrivains soignent parfois le réalisme jusqu'à employer le vocatif des noms propres, qui n'existe pas en allemand[42]. Les prénoms et les noms contribuent par ailleurs à typifier ceux qui les portent ; le « malheureux précepteur » Nestastny de la nouvelle d'Uffo Horn porte un nom qui le prédestine au malheur. Par son nom (« nešťastný » signifie « malheureux »), le personnage incarne automatiquement

[41] Klar, Paul Aloys, *Libussa*, Prag, Medau, 1842-1860. C'est dans cette revue que parut la première traduction du célèbre poème *Máj* de Karel Hynek Mácha par Siegfried Kapper, in : *Libussa*, 1844, p. 97-124.

[42] Dans le roman de Herloßsohn *Die Tochter des Piccolomini* (Altenburg, H. A. Pierer, 1846), deuxième tome de la trilogie consacrée à la guerre de Trente Ans, le personnage Pavel est interpellé par la forme tchèque « Pavle », ce qui témoigne d'une attention minutieuse à la langue tchèque. De même, dans une nouvelle de Uffo Horn, *Der unglückliche Hofmeister*, le héros s'adresse à la jeune Betinka en employant également le vocatif : « Guten Morgen, Betink**o** ! » [*Bonjour, Betinka !*], in : Horn, Uffo, *Der unglückliche Hofmeister*, in : *Böhmische Dörfer*, 2 vol., Leipzig, Friedrich Ludwig Herbig, 1847, p. 28.

la malchance, clin d'œil à l'attention d'un lecteur dont l'auteur suppose qu'il connaît le tchèque puisqu'il ne prend pas la peine de lui expliquer le sens du nom, et donc passerelle tendue vers un lecteur tchèque comprenant l'allemand.

L'intérêt des écrivains pour les toponymes et leur origine, ainsi que pour les étymologies est également fréquent. Celui-ci se manifeste d'abord dans les ouvrages à caractère topographique. Ainsi Gerle s'attarde-t-il, dans *Bilder aus Böhmens Vorzeit,* sur la toponymie de Friedland et se demande, par le truchement de ses personnages, « comment le château et la ville furent dotés sous le règne d'Ottokar de ce nom allemand »[43]. L'apparition de ce nom est jugée étrange, alors que la proximité de territoires allemands et la présence de populations allemandes dans la région de Friedland depuis fort longtemps pourraient amplement suffire à expliquer cet avatar de l'histoire. On peut ainsi se demander si le propos de Gerle n'est pas contaminé par les débats nationaux contemporains et s'il ne cherche pas à se défendre de toute prise de position en faveur de l'allemand. À l'enquête proprement historique se superpose parfois en effet une problématique que l'on peut qualifier de nationale.

L'étude de la toponymie est aussi une manière d'aborder les tensions germano-tchèques. Le chapitre consacré à la forteresse de Pösig dans ce même ouvrage fournit un exemple caractéristique ; le burgrave et ses invités discutent à bâtons rompus de l'origine, allemande ou non, du nom, c'est-à-dire de la forteresse elle-même. On voit poindre le débat sur les premiers occupants de la Bohême[44]. La question de savoir qui des Slaves ou des Allemands s'installa d'abord en Bohême alimente en effet de nombreux débats de la presse du *Vormärz*. Gerle aborde donc le sujet au détour d'une anecdote, où le dernier mot revient à celui qui tranche en faveur de la théorie d'un peuplement allemand postérieur.

L'intérêt pour la toponymie est ainsi très souvent assorti de considérations sinon déjà nationales, du moins linguistiques, et révèle combien la question de la langue est devenue sensible en Bohême, où il faut désormais tenir compte d'une « double toponymie », ce que font scrupuleusement les écrivains, les noms de lieux possédant parfois un nom tchèque et un nom allemand. Cette attention à la toponymie doit être mise en relation avec l'intérêt des « Éveilleurs » tchèques pour les dénominations géographiques ; ces derniers s'efforcèrent en effet de remplacer les noms allemands par des noms tchèques pour se constituer l'image d'une patrie tchèque et l'étymologie devint pour eux un moyen de s'approprier un espace historique[45]. Chez les écrivains d'expression allemande, il ne s'agit pas de contester ces tentatives des « Éveilleurs » tchèques, ni de les soutenir, mais plutôt de souligner un bilinguisme inhérent à la Bohême. Le fait que Herloßsohn[46] et Gerle précisent souvent les langues parlées dans les régions qu'ils décrivent s'inscrit également dans cette volonté. L'impression surgit alors que l'on passerait en Bohême facilement et harmonieusement d'une langue à l'autre ; la langue n'est pas une barrière puisque l'environnement géographique est marqué de noms tchèques ou allemands qui familiarisent très naturellement les deux communautés avec l'autre langue. Toutefois, la mise en évidence de cette coexistence vivante des deux langues n'empêche pas les écrivains de rendre également compte des tensions liées à l'inégalité des deux langues puisque l'allemand demeure la langue de l'administration, de l'enseignement, des élites. Cela est particulièrement manifeste dans les nouvelles villageoises d'Uffo Horn ou de Leopold Kompert (1822-1886)[47], où il est bien montré combien l'allemand

[43] Gerle, W. A., *Bilder aus Böhmens Vorzeit, op.cit.*, p. 4.
[44] Gerle, W. A., *Bilder aus Böhmens Vorzeit, op.cit.*, p. 167-169.
[45] Voir Höhne, Steffen, *Öffentliche Diskurse um Nationalität und Ethnizität, op.cit.*, p. 141.
[46] Voir notamment : Herloßsohn, Carl, *Wanderungen durch das Riesengebirge und die Grafschaft Glatz*, Leipzig, Georg Wigand, 1840. Réédition sous le titre *Riesengebirge. Das malerische und romantische Deutschland*, Koblenz, Sonderausgabe der Rhenania Buchhandlung, 1979.
[47] Voir en particulier la nouvelle *Die Kinder des Randars* (1848), in : Kompert, Leopold, *Sämtliche Werke in zehn Bänden*, herausgegeben von Stefan Hock, Leipzig, Max Hesses Verlag, 1906.

est la langue de la bonne société et un facteur de discrimination sociale incorporé par les Tchèques eux-mêmes.

En dépit de la mise en relief de tensions liées à la discrimination de la langue tchèque, les écrivains s'évertuent à montrer les échanges vivants qui s'opèrent entre les deux langues. Une des meilleures illustrations de ce phénomène est le macaronisme, c'est-à-dire le mélange des deux langues dans les œuvres des écrivains, destiné le plus souvent à un effet comique. Le procédé n'est pas rare à l'époque, en particulier dans le théâtre qui a régulièrement recours à ce ressort comique[48]. On en trouve quelques traces dans les nouvelles villageoises de Uffo Horn[49] mais c'est Karl Egon Ebert (1801-1882) qui, dans le recueil d'anecdotes publié anonymement sous le titre de *Böhmische Kolatschen*[50], en exploite le mieux les ressources. Le titre de l'ouvrage est non seulement un exemple de macaronisme mais il renvoie à l'étymologie même du terme puisque *koláče* est un gâteau tchèque de même que *macarone* en italien est une douceur. Le recueil se veut amusant et l'un des principaux vecteurs du comique est le mélange entre les deux langues provoquant des situations de quiproquo. Néanmoins, au-delà du simple effet comique, qui sert une stratégie de conciliation car le rire permet de désamorcer les tensions potentielles, l'imbrication des deux langues, parfois véritable alternance de tchèque et d'allemand, semble faire naître une langue en soi, qui ne serait compréhensible que des seuls habitants de Bohême et poserait par conséquent les bases d'une culture propre, au confluent de deux langues. Les personnages mélangent à part égale les deux idiomes, d'une phrase à l'autre, et même au sein de la même phrase, comme l'illustre l'extrait suivant mettant en scène un boucher et l'amant de son épouse :

Fleischhaker.	Go, ten se bogi.
Amant.	Kluku ty !
Fleischhaker.	*Selbst ein* Kluck, *a Spitzbub*, gsy
Amant.	*Fang an!*
Fleischhaker.	*Fang Du an !*
Amant.	*Sulche Kedl*
	Will schau'n af meine hübsche Mädl!
	Probir no amal, sog i Dir,
	Su kriegst gleich Kupestuck von mir!
Fleischhaker.	*Saumagen fluchtes, same Du!*
	Af sulches oltes dickes Kuh,
	Wie Deines Mensch sein, speit i aus,
	Sulch Luder hob i auch zu Haus.
	Takowa mrcha prassiwa
	To by mno bila kude Speis;
	Smradlawau swinskau kuzi má
	A konsky Wlasy, *vulle Läus*;
	To ga se predre musjim smát,
	Ze tégs bych mel mau ruku dat!
Amant.	Kusch, smrade, ihlape, kumpe, kusch,
	Drz hubu, ga se globim zu;
	Gdi na kolo, ty Hundswute,

[48] On peut citer pour exemple la pièce de Jan Nepomuk Štěpanek (1783-1844), *Čech a Němec* [Tchèque et Allemand] en 1816, dans laquelle M. Hroch voit une démonstration de la vanité des conceptions de Bolzano puisque la pièce n'est que succession de quiproquos entre un Allemand et un Tchèque qui ne comprennent pas, cf. M. Hroch, *op.cit.*, p. 200.

[49] Voir par exemple la nouvelle *Die beiden Studenten* où l'un des personnages féminins qualifie l'étudiant Jakob de « Armitschka », synthèse entre l'adjectif allemand « arm » [*pauvre*] et le diminutif tchèque, in : Horn, Uffo, *Böhmische Dörfer*, vol. 2, p. 117.

[50] [Ebert, Karl Egon], *Böhmische Kolatschen. Eine Sammlung böhmischer Charakterzüge und belustigender Anekdoten*, herausgegeben von Franta Wokrauliczek, ehemaligen Zuckerbäckerei-Künstler, Leipzig, Wigand'sche Verlags-Expedition, 1833. Karl Egon Ebert défendit dans une œuvre poétique (épopée *Wlasta* en 1829) et dramatique (*Bretislaw und Jutta* en 1835) l'idéal bohémiste.

	Ga ssewcem gsem, gdi ode mu'e!
Fleischhaker.	*Ach meine Herr'n, do werd jetz Hetze –*
	Jetzt prügelt i Pechcare *ab*. (Geht auf ihn zu)
	Ty ssewie, ga te zwaltim predce;
	Gen podiweg se, ga gsem chlap,
	Tak tu mais facku, hledeg hlawu.
	Tak reznik sobie mezme prawu !
Amant.	Gegisse Kryste!
Amantin.	*Pulizeit ! (Polizei)*
	Wu is Pulizeit ! Pulizeit ![51]

Ebert recrée la langue que parlerait le peuple de Prague. Il n'est d'ailleurs pas précisé à quelle communauté linguistique appartiennent les personnages, qui jonglent sans la moindre difficulté avec les deux langues, sans que la communication en soit troublée puisqu'ils se comprennent parfaitement. Le macaronisme, bien loin de constituer « une menace sur la communication » et de provoquer un « quiproquo verbal »[52], est au contraire une façon d'actualiser le bilinguisme en Bohême et de suggérer également que la langue tchèque peut s'harmoniser parfaitement avec l'allemand, bien que, reconnaissons-le, les deux protagonistes de l'extrait cité se disputent.

Ces défenses et illustrations de la langue tchèque révèlent cependant leurs limites. Les efforts pour promouvoir l'image d'un bilinguisme heureux en Bohême ne sauraient occulter la multiplication des tensions linguistiques entre Tchèques et Allemands, dont les auteurs évoqués ont parfaitement conscience. De telles représentations idéalisées du bilinguisme paraissent en outre plutôt propres à la littérature de langue allemande ; dans les écrits en tchèque, c'est en effet une dimension conflictuelle et revendicative qui domine. Comme le conclut Jiří Rak[53], le bohémisme ne prônait pas l'indifférence vis-à-vis de la langue ; l'idée d'une mise en œuvre du bilinguisme, qu'il mettait en avant, fut finalement peu à peu rejetée après 1848 par la plupart des représentants de ce courant.

[51] *Ibidem*, p. 36-37. Les passages en allemand figurent en italique. Traduction : « F. Oui, il a peur. / A. Tu n'es qu'un gamin ! / F. *Oui*, je suis un gamin, *un coquin*. / A. *Commence* ! / F. *Toi d'abord* ! / A. *Un tel coquin ose regarder ma jolie fiancée ! Que je t'y reprenne et tu auras droit à ta ration de coups* ! / F. *Tu es aussi malin qu'une panse de porc. Je me contrefiche de cette vieille grosse vache qu'est ta femme, j'en ai déjà une à la maison*. Quelle catin lépreuse, elle a une peau qui empeste comme du cuir de cochon ou de truie et pour cheveux du crin de cheval *plein de poux*. Ça me fait bien rire qu'on pense que je lui ai donné la main ! / A. Tais-toi, tu pues, ferme ta gueule ou je vais me fâcher ; va te faire pendre, *canaille* ; je suis cordonnier, va-t-en ! / F. *Ah messieurs, la chasse est ouverte – maintenant je vais distribuer* des coups de bâton. (Il se dirige vers lui). Viens là, cordonnier, que je t'assomme ; regarde, quel homme je suis ! en voilà un, fais attention à ta tête. Voilà comment un boucher reprend ses droits. / A. Jésus Christ ! / Amante. *Police ! Police ! où est la police ! Police !* ».

[52] Voir Galmiche, Xavier, *Le bilinguisme littéraire en Bohême. Bilinguisme et multilinguisme dans la littérature de Bohême de la fin du XVIIIe siècle à 1989*, Thèse de doctorat, Paris IV, 1994, p. 125.

[53] Rak, Jiří, « Welche Sprache sprechen die Bohemisten? », in : Höhne, Steffen, Krolop, Kurt, Nekula, Marek (éd.), *Brücken. Neue Folge 8*, 2000, p. 68.